

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 50

Artikel: Coumeint on appreind l'allemand à Berne
Autor: S.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197226>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

faisait plus attention à rien, ni à lui ni à moi ; il allait, il allait... et soudain, il s'arrêtait... » Heureusement, M. Léautaud était là, veillant : il soufflait le mot oublié par le comédien, et tout était sauvé !

La Jungfrau autrefois, aujourd'hui.

Voici la curieuse description qu'un touriste faisait de la Jungfrau, il y a soixante ans :

Cette fameuse montagne est peut-être, sans en excepter le Mont-Blanc, la plus imposante de toutes les cimes des Alpes. Couché sur l'herbe, au passage de la Scheideck, à deux pieds du sombre précipice où s'écoulent incessamment les neiges de la Jungfrau, la tête quelquefois tendue au-dessus de cet effroyable abîme, je demeurai deux heures entières comme anéanti dans la contemplation de cette masse extraordinaire. Le sommet en est tellement roide et escarpé que la neige ne peut s'y fixer complètement. Plus bas règnent d'immenses vallées de glaces bouleversées par les tempêtes et que parcourt avec un fracas horrible, les avalanches qui roulent pendant 10 minutes dans les noires profondeurs de ces abîmes.

Muet, immobile, en face de celui qui tenait toutes mes facettes suspendues, je versai des larmes d'admiration. Le pâtre des Alpes, en donnant à ce mont sublime le nom de *Jungfrau*, se plait à l'envisager comme une jeune fille, une *vierge*, dont la ceinture éblouissante ne sera jamais détachée, dont le sein inabordable ne sentira jamais l'impression d'une main humaine. Cette masse de neige qui la couvre est sa robe virginal, et le vaste manteau qu'elle porte en tout temps recèle dans ses immenses replis la mort du téméraire qui tenterait d'y pénétrer !

En regard de ces réflexions, qui témoignent de l'impression profonde, mystérieuse, et allant parfois jusqu'à l'épouvante, que laissait dans l'esprit des populations l'aspect de cette montagne, plaçons ces quelques lignes, par lesquelles M. H. de Parville débute dans une de ses dernières chroniques :

Il y a trois ans, j'annonçais qu'on était décidé à percer la Jungfrau et à faire un chemin de fer à travers la masse calcaire. En 1895, j'ai vu poser les premiers jalons. Cette année, j'ai assisté à l'inauguration du premier tronçon de la ligne. C'est dire que l'entreprise se réalise. On compte même aller jusqu'au bout en quelques années.

Que les temps sont changés et comme la terrible et menaçante montagne s'est apprivoisée !

Coumeint on appreind l'allemand à Berne.

Noutron sindiquo qu'avai prao d'orgouet voliessai que son valet appreingnè l'allemand po pouai figura pè lo mondo ; mā coumeint ne pouavè pas fêre grands frais, fe tsemin et manairè po lai trovò 'na plièce sein payi. L'eingadzè donc son coo dein 'na peinchon à Berne po férè lè coumehons. Tot allavè bin lè premi dzo, mā on bio matin on lai baillé on panai po alla queri dào pan tsi lo bolondzi, et noutron gaillà sè perd pè lè tserrâire et après avai veri et reveri permis cé moué dè māisons qu'on lai dit la Ville fédérale, tsertsé on moian dè sè férè compreindrè. Fà on signe avouè la man contré sa botse po férè vaire que tsertsivè oquî po medzi. Tot per on coup, reincontré dou monsus et lão fà la même mena don air désesprâ. L'ein ont pedi et lo minont tsi on dentistre ; mā quand ie ve que faillessai montâ dâi grands égrâs, sè dese ein li-mêmè qu'on ne lo menâvè pas tsi lo bolondzi. Et mè sè défeindâi po montâ, mè lo bussâvont, kâ crésont que pésai la tita.

Lo dentistre lai avôr la botze, vouaité de dein, preind on uti et crac, vouaïquie on gros marté que châotè pè la tsambre. Noutron Daniel fâ onna bouailaïe dè la metzance et fot lo camp. Lo surleindéman l'étai tsi son père que lai demandè ce que vao derè ci commerce. Daniel sè met à tschurlâ ein deseint : « Allâ

lái yâi appreindrè l'allemand, lái fâ biau, quand on lão démandè dào pan, vo trézon lè deins !

S. M.

Un trait d'Horace Vernet. — On cite du célèbre peintre des traits d'une originalité fort piquante, mais aucun ne vaut celui que nous trouvons dans un journal de Paris qui l'appelle une *idée d'artiste* :

Le propriétaire d'une délicieuse villa dans les environs de Paris, se plaignait d'être constamment obligé d'exhiber sa carte d'abonné aux employés du chemin de fer.

— Faites donc comme Horace Vernet, lui dit quelqu'un.

— Qu'a-t-il fait ?

Vernet habitait alors Versailles, mais ses affaires l'appelaient chaque jour à Paris, il avait pris un abonnement au chemin de fer. Au bout de quelque temps, sachant que les employés le connaissaient parfaitement, il voulut se dispenser de l'exhibition quotidienne de sa carte.

— Précisément comme moi !

— Mais l'employé de la gare de Versailles, vieux militaire grognon à cheval sur la consigne, s'obstina à réclamer la production de la passe en question.

— Moi aussi, j'ai eu beau réclamer auprès des chefs contre cette évidente taquinerie, on m'a répondu : « C'est le règlement ! »

— Eh bien, voici ce que Vernet imagina : Il fit coudre sa carte d'abonné sur le fond de sa culotte, et chaque fois que le vieil employé lui réclamait sa passe, il soulevait brusquement la partie postérieure de son paletot. Et avec un geste indicateur des plus expressifs : « Voilà ! » criaît-il de toutes ses forces.

Fantaisie.

Fuyons la ville et la cohue,
Fuyons Paris où le badaud
Fait tout le jour le pied de grue
Pour voir passer Faure en landau ;
Fuyons les plages à la mode,
Où les gens *chic*, par vanité,
Dans l'éclat d'un luxe incommodé,
Vont se montrer pendant l'été ;
Fuyons les lieux où d'habitude
Vont flâner les heureux du jour.
Dans le calme et la solitude
Nous vivrons d'eau fraîche et d'amour.

Sifflant un vieil air de gavotte,
Là, merles, fauvettes, pinsons,
En nous servant à table d'hôte,
Feront l'office d'échansons.
Sans apprêt, sans vaisselle plate,
Et sans luxe de linge fin,
Notre menu n'a rien qui flatte
Les goûts d'un Brillat-Savarin.
Oubliant la guigne et la déclie
Là, dans notre asile discret,
Nous serons tous deux à souhait
Pour vivre d'amour et d'eau fraîche.

A. L.

Nouvelles industries lausannoises.

Serrurerie. — Cette branche de l'industrie du bâtiment est toujours la plus active et la plus prospère. Peu de villes possèdent des ateliers de serrurerie aussi importants et aussi bien outillés, et auxquels il ne manque, pour se développer encore, qu'une force motrice suffisante, à un prix abordable.

A part la quincaillerie qui vient de France et d'Allemagne, on peut dire que tout ce qui est métal dans un bâtiment se travaille, s'exécute et se pose dans nos propres ateliers.

Les travaux artistiques en fer forgé, martelé, repoussé, les charpentes métalliques, les contrevents en tôle emboutie, avec ou sans persiennes, les devantures des magasins et leurs fermetures à caisson et à charriots, que n'importe nous fournissaient Genève et Paris, sont exécutés chez nous par nos propres ouvriers.

Les balustrades, balcons, rampes d'escaliers en fer forgé, continuent à faire une concurrence à la fonte ornée ; c'est plus solide, plus élégant et a l'avantage d'être exécuté chez nous.

Le nombre d'ouvriers, dans toute la ville, peut être évalué à 200 environ. Un grand atelier en occupe à lui seul jusqu'à 70 ou 80.

Vélocipèdes. — La manufacture de vélocipèdes, créée en 1896, continue à prospérer ; elle occupe maintenant une moyenne de 15 ouvriers, et a livré, pendant sa deuxième année d'existence, plus de 250 machines que leur qualité et leur bienfaire mettent à la hauteur des premières marques étrangères ; elle a même exporté plusieurs de ses bicyclettes.

Cette même maison vient d'augmenter son champ d'activité en s'occupant de la construction et de la représentation des *automobiles*, dont l'usage tend à se généraliser. Elle a déjà livré dans le pays plusieurs voitures et tricycles à pétrole, que nous voyons fréquemment circuler dans nos rues.

(*Statist. cant.*)

Déception d'un député.

Dans une de ses dernières séances, la Chambre française a invalidé l'élection d'un député. C'était très probablement un député normand, car sur le pupitre que ce dernier venait d'abandonner on trouva ces vers signés : Xavier Roux, et reproduits par les *Annales politiques et littéraires* :

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre,
Et je te dis adieu, ma chère !
Adieu pour la dernière fois !
Car je ne suis pas quoiqu'on die,
Un député récalcitrant
J'opine et rentre dans le rang...
— Je vais revoir ma Normandie.
Pourtant j'étais bien décidée,
Par ce vilain mois de novembre,
A garder avec soin la Chambre,
La Chambre ne m'a pas gardé.
Est-ce un malheur pour la patrie ?
Cela nous est indifférent ;
Pour nous le malheur est très grand...
— Je vais revoir ma Normandie.

Comment il faut peser les poules. — Un de nos amis marchandait, samedi dernier, une poule sur le marché.

— Combien ? demande-t-il à la paysanne, qui la tenait dans son panier.

— Trois francs, missieur. Sentez voir comme elle est rondelette.

— Oui, mais elle me paraît bien légère.

— Mossieur, je suis sûre qu'elle pèse au moins un kilo et demi.

L'acheteur prend la poule, entre dans le magasin le plus rapproché, met le volatile sur les balances et revient en disant :

— Vous voyez, à peine pèse-t-elle un kilo.

— Ah ! pardine, fit la paysanne, ça ne m'étonne pas, vous la pesez avec la plume !... La plume, c'est léger ; mais pesez-la voir déplumée et puis vous verrez !

Les tribulations d'un marchand de combustibles.

Il y a déjà quelques années de cela. Un petit marchand de combustibles, dont le commerce n'allait pas trop mal, voulut remplacer par une enseigne le modeste écriveau de carton, qui, jusqu'alors, avait indiqué sa boutique.

Le peintre venait de placer l'enseigne au-dessus de la porte. On y lisait, en lettres d'or sur fond noir : *Commerce de combustibles*, le nom du marchand, puis, ces trois mots : *Tourbe, Coke, Houille*.

— La Chambre.